

Critique du modèle jacobin chez Georges Sorel

RENZO RAGGHIANI

Dans une lettre du 26 février 1872, adressée vraisemblablement à Joseph Garnier¹, son ancien professeur d'économie politique à l'École impériale des Ponts et Chaussées, le jeune Georges Sorel, à propos d'« un article assez mal fait sur le nouvel ouvrage de M. Stuart Mill », paru le 15 février dans *La Revue des deux mondes*, s'élevait contre toute sacralisation du « droit de propriété » et affirmait « que le meilleur moyen de le fortifier (était) d'en faire disparaître les abus et de le détrôner de ses monopoles et privilèges ». Après « les crimes de la Commune », refusant catégoriquement toute sympathie envers le socialisme, il voyait dans cette attitude « un moyen plus sûr que de promouvoir l'Instruction comme veulent le faire des députés qui n'entendent pas le premier mot à l'Economie politique² ». Sur la dénonciation de la « jésuitière rouge » s'achève ainsi le premier écho de cet anti-jacobinisme que l'on retrouvera jusque dans les dernières pages de l'œuvre de Sorel.

La pensée de Sorel sur ce point va s'articuler autour de deux axes : d'une part, analyse de l'historiographie révolutionnaire, en particulier celle de Taine et des projets de réforme intellectuelle et morale de Renan et Le Play ; d'autre part, conscience que « l'instruction du peuple est la grande préoc-

1. Pierre Andreu, « Une lettre de Georges Sorel en 1872. Science et libéralisme », *Cahiers Georges Sorel*, n° 2, 1984, pp. 93-101.

2. Lettre du 26 février 1872, *loc. cit.*, pp. 105-106.

cupation de notre société contemporaine³, et rapport de celle-ci avec l'enseignement supérieur », c'est-à-dire avec la restauration nécessaire d'une « aristocratie ». Ces deux axes interfèrent constamment, et nécessairement si l'on considère que toute réflexion sur la condition et la mentalité intellectuelles, tout au moins depuis Benjamin Constant, se traduit par un intérêt pour la grande Révolution.

Dans un contexte dominé par le projet de production d'un nouveau « sens commun » (les « lois Ferry »), capable d'amalgamer ces « couches nouvelles », dont Gambetta avait déjà salué l'entrée sur la scène politique⁴, Sorel met en garde les promoteurs de « l'instruction du peuple » : nous avons là un autre écho — chez lui — de cette tradition anti-jacobine. « On a voulu que le peuple sût lire : on ne lui a pas donné de *Livre*. Le *Livre* du peuple existe : c'est la Bible. La vulgarisation de la Bible est aujourd'hui une question sociale. » Les éléments de stratégie (« combattre les tendances délétères de l'utilitarisme, arrêter la propagation de l'idée révolutionnaire ») impliquent une définition du rôle des intellectuels et de leur fonction sociale. « Je m'adresse à l'Université qui enseigne le peuple, et à la bourgeoisie qui le gouverne. Je leur demande d'étudier la Bible : je sais que cette lecture sera fructueuse... l'Université a un grand devoir à remplir : donner à la Bible une place prédominante dans l'instruction populaire⁵. » En cette même année 1889, dans la préface au *Procès de Socrate*, il craint à nouveau que l'avènement des *barbares du dedans* conduise à l'Etat « ecclésiastique ». « Aujourd'hui le problème de la liberté intellectuelle est aussi intéressant qu'à aucune autre époque... Il est impossible de prévoir ce que produira en France l'instruction obligatoire. Le pays se livre à une redoutable expérience⁶. » De même, fustigeant « quelques optimistes », « qui croient que la liberté corrige tous les abus et que l'homme débarrassé d'entraves, produit infailliblement le bien », Sorel prenait partie dans la querelle sur les manuels scolaires, contre

3. Georges Sorel, *Contribution à l'étude profane de la Bible*, Paris, Auguste Ghio Editeur, 1889, p. VII.

4. Discours prononcé à Grenoble, lors d'une campagne électorale, le 26 septembre 1872.

5. *Contribution...*, *op. cit.*, pp. VI-VIII.

6. *Le Procès de Socrate*, Paris, Félix Alcan, 1889, p. 8.

toute « éducation populaire... dirigée du point de vue d'une secte ⁷ ».

La dialectique optimisme-pessimisme parcourt en effet tout le siècle : historicisme libéral et jacobinisme révolutionnaire s'opposent à propos de la conception de la nature et de l'histoire ; le premier les conçoit respectivement en terme de résistance et de développement, l'autre inversement en termes de développement et de résistance ⁸. La crainte de la simplification, de la pureté révolutionnaire, conduisait à une plus large compréhension, *conditio sine qua non* de toute réelle maîtrise. En même temps le XIX^e siècle voit le jacobinisme se transformer et de force politique positive devenir un mythe, une expression parfois imagée, qui gardera tout au long du siècle un sens négatif : même si de Mme de Staël et Constant à Mignet et à Thiers, de Guizot à Quinet, de Tocqueville à Taine et à Aulard, les jugements divergent, chacun comprendra et par conséquent arrêtera la révolution à un moment différent. Il est alors significatif que dans la *lettre à Daniel Halévy* du 15 juillet 1907, qui tient lieu d'introduction aux *Réflexions sur la violence*, il soit encore question d'opposer « la conception pessimiste sur laquelle repose toute cette étude ⁹ » à l'« optimiste », qui « est en politique, un homme inconstant ou même dangereux, parce qu'il ne se rend pas compte des grandes difficultés que présentent ses projets ». Il « passe, avec une remarquable facilité, de la colère révolutionnaire au pacifisme social le plus ridicule ». En outre, « le pessimisme [...] est une métaphysique des mœurs bien plutôt qu'une théorie du monde ». Et par des accents qui rappellent les notes de Perpignan suggérées par l'historiographie de Taine, l'introduction dessine tout un type psychologique.

« S'il est d'un tempérament exalté et si, par malheur, il se trouve armé d'un grand pouvoir, lui permettant de réaliser un idéal qu'il s'est forgé, l'optimiste peut conduire son

7. *Ibid.*, p. 189.

8. Cf. Remo Bodei, « Ragione e terrore : sulla tirannide giacobina della "virtù" », *Il Centauro*, n° 3, 1981 ; voir aussi Bruno Bongiovanni, « Il mito giacobino », in : M. Salvadori et N. Tranfaglia (eds.), *Il modello politico giacobino e le rivoluzioni*, Firenze, La Nuova Italia, 1984.

9. G. Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Librairie de « Pages libres », 1908, p. XII sq.

pays aux pires catastrophes. ... Pendant la Terreur, les hommes qui versèrent le plus de sang furent ceux qui avaient le plus vif désir de faire jouir leurs semblables de l'âge d'or qu'ils avaient rêvé, et qui avaient le plus de sympathie pour les misères humaines : optimistes, idéalistes et sensibles, ils se montraient d'autant plus inexorables qu'ils avaient une plus grande soif du bonheur universel. »

Quelques mois après, dans le premier chapitre des *Illusions du progrès*, cherchant à connaître les causes du succès du cartésianisme auprès des « hommes du monde », Sorel en faisait ressortir le caractère fort optimiste ; il apercevait alors dans la conjugaison du rationalisme et des théories du progrès un élément nécessaire à la démocratie moderne.

Le refus de l'optimisme, cause de la réduction des valeurs au probabilisme, qui entraîne que leur validité peut être seulement vérifiée *a posteriori*, ainsi que la négation de l'intellectualisme éthique, en tant que facteur de dissolution du lien social, sont au cœur du *Procès*. « Socrate a confondu la morale, le droit et la science, ce qui conduit à n'avoir en morale que le probabilisme, en politique que l'arbitraire¹⁰. » Le kantisme de Sorel est en effet l'appréciation du *noumène* comme fondement de la notion du droit et de « la part qui lui revient dans l'éthique ». La décadence, résultant d'un utilitarisme étroit, cause de la rupture entre le civique et l'individuel, l'intellectualisme, tentative totalitaire dans sa présomption d'une morale en tant que résultat nécessaire et univoque d'une société donnée, tout cela motive la défense d'« Anytus et (de) ses amis ». Ceux-ci « crurent en frappant Socrate, frapper toutes les écoles philosophiques, décourager les novateurs et faire revivre les idées des héros de Marathon », et refuser toute prétendue science morale comme apanage des « clercs ». « Socrate a beaucoup travaillé à rompre les chaînes qui enserraient le citoyen dans la Cité antique » : cela loin d'établir une nouvelle maîtrise, engendre une plus grande opacité (« l'Etat transformé en Eglise »). La cause est à chercher dans le fait que Socrate « ne comprenait pas la question du travail... par suite il était incapable de dire rien de juste et de rationnel en politique ». La « démoralisation

10. *Le Procès...*, *op. cit.*, p. 9 sq.

extrême », conséquence de l'esclavage, révèle un glissement continu chez Sorel du plan gnoséologique à celui de la morale. En partageant la méfiance de Comte envers « les spéculations creuses de ses contemporains » et le sarcasme de Proudhon envers le « philosophe », qui « s'enferme dans sa chambre, ferme les contrevents, tire les rideaux, se met les poings sur les yeux et songe », il faisait du travail, comme l'auteur de la *Philosophie de la misère*, la garantie non seulement d'une hygiène des corps mais d'une nouvelle « spiritualisation ».

Les sophistes étaient alors les destructeurs d'une tolérance qui n'était pas, comme chez les modernes, un pluralisme indifférencié de croyances, mais une adhésion aux « vieilles traditions », perpétuation et enrichissement de défenses sociales. La crainte de la simplification démocratique (« les tristes effets du régime électoral », « le sophisme de l'égalité ») se traduit par le refus du « mandarinisme », « le plus horrible gouvernement », « celui des académiciens ». A « cette aristocratie de l'intelligence et de la parole », allusion aux processus de massification non ordonnés dans une morphologie institutionnelle, Sorel oppose que « les conservateurs en combattant l'enseignement nouveau travaillent... au maintien de l'égalité et de la sage démocratie ».

Après avoir dénoncé l'insuffisance du facteur économique, incapable d'expliquer à lui seul les révolutions, il opposait la démocratie athénienne, son « éducation virile », au « plus mauvais » des gouvernements, « celui où la richesse et les capacités se partagent le pouvoir ¹¹ » ; ainsi, il faisait sien le refus de la ploutocratie exprimé dans une page de *Marc-Aurèle* : ce sont là les premières notes d'un dialogue presque ininterrompu avec Renan. Mais la rencontre avec les *Origines de la France contemporaine* remontant aux années de Perpignan, marque un premier rapport privilégié avec Taine, avec une méthode qui opère par typologies psychologiques, avec une leçon historiographique qui étend les recherches de Paris à la province. L'essai de 1889 sur *les Girondins du Roussillon* témoigne de cette influence : Sorel se contente de confirmer par des études locales « les vues du grand historien ¹² ». Au « dégoût pour les anar-

11. *Ibid.*, p. 210.

12. G. Sorel, « Les Girondins du Roussillon », *Bulletin de la Société agricole scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, XXX, 1889, p. 16 sq.

chistes jacobins », s'ajoute la sottise politique des « chefs » girondins, tout cela dans le cadre de l'anéantissement de toute initiative autonome (« comme l'a fait si bien observer M. Taine, personne n'osait rompre ouvertement avec le gouvernement »). « Une étude psychologique » de la correspondance de Lucia¹³ (« avant tout le type d'une classe ») étaye ses remarques par l'étude sur pièces de « l'état intellectuel de la haute bourgeoisie dans la province à la fin du XVIII^e siècle ». Voilà les caractères mêmes de la déraison : « tirades mélodramatiques », abus de théorisation, manque de toute originalité individuelle, frivolité générale, emploi de formules empruntées à la littérature ecclésiastique. Sorel voit alors fort justement que pour le jacobinisme une attitude politique révolutionnaire est spiritualiste et religieuse au regard du prétendu athéisme aristocratique des Lumières. Dans le même *Bulletin de la société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, trois ans plus tard, le médiocrité girondine générale lui inspire une typologie psychologique de différents courants révolutionnaires.

« Les Dantonistes appartiennent au type "révolutionnaire vulgaire", que l'on retrouve presque invariablement dans tous les bouleversements ; ce sont des gens sans aucune originalité, qui dépendent à peine de leur siècle... Les Feuillants se rattachent à l'histoire de la société polie, les Girondins à l'histoire des hommes de lettres de deuxième ordre ; leur psychologie n'offre aucune difficulté pour ceux qui connaissent le XVIII^e siècle¹⁴. »

Même si l'étude détaillée de l'état psychique des révolutionnaires est loin d'être épuisée, Sorel se range à nouveau derrière Taine, qui « a renouvelé les études sur la Révolution ; c'est un point dont tout le monde convient : il a su, pour la première fois, déterminer les causes psychologiques des événements ; il a remplacé les narrations oratoires par des exposi-

13. Procureur-général-syndic à Perpignan, girondin. Cf. aussi G. Sorel, « Les représentants du peuple à l'armée des Pyrénées-Orientales en 1793 », *Revue de la révolution*, sept. et oct. 1888, janv. 1889, p. 74 : « Lucia personnage néfaste sur la foi duquel on a trop souvent accusé des braves gens de trahison. »

14. G. Sorel, « François Ducruix, contribution à la psychologie des Maratistes », XXXIII, 1892, p. 388.

tions savantes ¹⁵ ». Bien différent sera le jugement que l'on lira dans les *Réflexions* à propos de la valeur de cette application des « procédés de la psychologie la plus scientifique » à l'« esprit jacobin ». « Taine a échoué dans son entreprise, comme échouèrent Le Play et Renan, comme échoueront tous ceux qui voudront fonder une réforme intellectuelle et morale sur des enquêtes, sur des synthèses scientifiques et sur des démonstrations ¹⁶. » Et dans le deuxième chapitre des *Illusions* le désaccord consommé avec Taine, celui-ci étant encore tout imprégné d'un naïf scientisme encyclopédiste, se juxtapose à l'acceptation d'une page de Renan sur la nécessité de la passion éthico-politique pour comprendre le présent, condition nécessaire à toute connaissance du passé. Et si l'article de 1893 sur « la psychologie des maratistes » le rapproche sans aucun doute de Lombroso, à qui il emprunte le concept de « mattoïde », il s'agira là d'un épisode de courte durée, tandis que la présence de Renan va devenir de plus en plus prépondérante. Dans une période désormais tardive, dans la solitude de la guerre de 1914-1918, dans des pages qui devaient tenir lieu d'introduction à la traduction italienne, jamais publiée, de la *Réforme intellectuelle et morale* de Renan, Sorel dessine toute une tradition anti-jacobine. Il faut conjurer, selon le Renan de 1869, la crainte des « folies de 1848 » et celle de « l'universelle dépression que le césarisme de 1852 rêvait d'imposer au nom des principes de 1789 ¹⁷ ». Le refus de l'abaissement de la « culture désintéres-

15. *Ibid.*, p. 387.

16. *Réflexions...*, *op. cit.*, pp. 62-63, même si Sorel reconnaît « l'immense labeur de Taine [...] ; l'histoire de la Révolution a été bouleversée de fond en comble. »

17. G. Sorel, « Germanesimo e storicismo di Ernesto Renan », *La Critica*, XXIV, 1931, p. 110. Missiroli manifesta à Sorel son intention de traduire la *Réforme intellectuelle et morale* et le pria d'écrire une préface. Sorel approuva cette intention, mais lui conseilla de s'adresser pour la préface à Croce, dont il jugeait l'autorité comme philosophe bien plus grande que la sienne (cf. G. Sorel, *Lettere a un amico d'Italia*, Bologna, Cappelli, 1963, p. 151, lettre du 2 févr. 1915). Sorel insista personnellement auprès de Croce (cf. lettres du 2 au 26 févr. 1915, *La Critica*, XXVII, 1929, p. 118), qui malgré cela déclina l'invitation. Le 16 mars, Sorel écrivit à Missiroli qu'il avait commencé la rédaction de la préface (*op. cit.*, pp. 158-159). Ayant abandonné le projet de traduction, Missiroli passa la préface à Croce, qui la publia dans *La Critica* (cf. G. Sorel, « Germanesimo e stori-

sée », au profit d'un enseignement engagé totalement « dans la voie des applications industrielles des sciences », le fait de voir dans l'Académie française, « secondée par les cohortes pré-torienne des *Débats* et de la *Revue des deux mondes* », la citadelle du libéralisme, ne donnent pas seulement un résumé de la *Réforme*, mais « des méditations suggérées par le spectacle des affaires contemporaines ». C'est une même attitude mentale — celle de l'Ecclésiaste, c'est-à-dire un regard à la fois solidaire et détaché, dans un contexte de pessimisme sceptique très répandu, une figure présente dans la culture française depuis Montaigne — qui semble relier Sorel à Renan dans la crainte de toute simplification politique, de tout nivellement économiste destructeur de morale héroïque, de toute irruption spontanée de processus de massification.

Dans l'*Introduction au Système historique*, un Sorel fort soucieux du présent, souligne comment depuis Renan les problèmes des « origines chrétiennes ne sont plus la propriété exclusive des théologiens du protestantisme libéral », dont « l'autorité n'est plus respectée que par le Bloc républicain ¹⁸ ». Si depuis la *Ruine du monde antique* Sorel avait établi un parallèle entre le christianisme primitif et le socialisme, en tant que nouvelles formes de pouvoir qui s'affirment dans des milieux en décadence, maintenant il exprime l'avis selon lequel « les socialistes auraient beaucoup d'enseignement à tirer de la conquête chrétienne ¹⁹ ». En outre, il ajoute, considérant la contemporanéité comme la condition de toute étude historique, que l'« on n'a jamais étudié les origines chrétiennes que pour résoudre des problèmes du présent : c'est sur un avenir très prochain que nous prétendons nous enfermer dans la contemplation de ce passé fort reculé ²⁰ ». Il affirme aussi, quelques pages plus

cismo di Ernesto Renan », XXIV, 1931, pp. 110-114, 199-207, 358-367, 430-444. Le titre est de Croce).

18. G. Sorel, *Le Système historique de Renan*, Paris, Jacques, 1906, p. 2.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, pp. 67-68. Sur l'attitude de Sorel envers l'histoire, vue comme un amas de matériel utilisable pour comprendre le présent, agit dans un premier temps la comparaison entre 1793 et 1870 ; cf. G. Sorel, « Les représentants du peuple à l'armée des Pyrénées-Orientales en 1793 », *op. cit.* : « Nous avons repris l'examen de cette campagne... pour chercher à dégager quelques idées générales. Ces études ne sont pas purement spéculatives :

loin, un principe méthodologique, dont l'importance dans l'analyse des mentalités est à retenir :

« Les stigmates de saint François, nous n'avons nul besoin de savoir en quoi consistaient ces plaies ; mais nous devons chercher quelle conception le Moyen Age en avait ; c'est cette conception qui agit dans l'histoire et cette action est indépendante du problème physiologique ²¹. »

De même dans la conclusion, il relève comment des façons de penser par « analogies », par « images » sont bien plus fréquentes qu'une conduite dictée par des « principes rigoureusement analysés ». Dans cette même introduction est posé le problème de toute « philosophie de l'histoire », celui de « l'héritage transmis d'une ère à une autre ». Niant toute « embryogénie », l'« héritage », les permanences se composent alors dans une théorie de la scission, d'où un parallèle entre la transition Ancien Régime-Révolution et la transition capitalisme-socialisme.

Il est aussi question de l'« instruction primaire », dont il parlera encore dans l'essai de 1915, et où il montre à ce propos la forte similitude entre les idées de Renan et celles de Le Play. La demande de « la liberté la plus absolue » pour les

la légende de 93 nous a coûté cher en 1870. Encore aujourd'hui il y a des gens assez peu honnêtes pour tromper les masses ignorantes ». Mais le « vichisme » de Sorel partage le « retour » dans un pluralité d'événements, d'où l'impossibilité d'établir un parallèle au-delà de certaines limites. « Durant la dernière guerre on a vu se reproduire les mêmes folies qu'en 93 ; mais les choses n'ont pas été poussées autant au tragique.

... En 1870, les vieilles barbes étaient enfermées dans Paris : tous les fanatiques s'étaient donné rendez-vous dans la Ville Sainte. » Suit un jugement sur Gambetta quelque peu surprenant à la lumière de la polémique sur les « politiciens », mais qui confirme que l'attitude jacobine est le danger à conjurer : « Jamais on ne vit d'homme moins fait pour le martyre : il ne croyait pas aux théories révolutionnaires. Il accumula fautes sur fautes, mais il ne releva pas l'échafaud... Les hommes de 1870 ne se prenaient point, comme ceux de 93, pour les héros d'une Iliade future » (pp. 69-70). Dans les dernières lignes de cet essai et selon cette même attitude anti-jacobine, Sorel stigmatise à nouveau l'« ingérence des politiciens », souhaitant que « puisse cette lamentable histoire n'être pas inutile pour nous ! » (p. 65).

21. G. Sorel, *Le Système historique de Renan*, op. cit., p. 37.

Universités s'associe à « l'idée de placer l'école de campagne sous le contrôle du curé de la paroisse²² », dans un cadre tout à fait pragmatique de restauration des *autorités sociales*, de développement de la complexité institutionnelle, d'où un certain *venin protestant* (« le curé marié » qui aurait « consacré à l'éducation populaire le temps qu'il emploie à réciter son bréviaire ») et une attitude de retrait par rapport au *parti catholique*. Même la défense de la famille-souche par Le Play n'est pas alors un résidu anachronique, mais l'expression de craintes au sujet de l'étendue du processus de bureaucratisation. 1789 n'est donc pas l'irruption d'éléments « sataniques²³ » mais le résultat d'un progressif affaiblissement des défenses sociales qui date de l'Ancien Régime. La division entre l'enseignement primaire, qui « cherche à soumettre l'individu à des formes consacrées par la société », et l'enseignement supérieur, qui « ne prospère que par la personnalité, le doute, l'invention », est le symptôme d'une invariance morphologique, qui est pour tout ce courant de pensée la promesse de la résorption de la « scission jacobine », d'où la « collaboration intime », souhaitée, d'une part, par Le Play, entre les vieilles familles rurales, le clergé paroissial et l'instituteur, et la dénonciation de Renan, d'autre part, « des journalistes décorés de titres universitaires », c'est-à-dire de l'abaissement de tout « esprit de spéculation ». Déjà en 1901, dans *L'Eglise et l'Etat*²⁴, en polémique contre « la caste des prêtres » et celle des « professeurs-journalistes », Sorel affirmait, reprenant une page de *l'Avenir de la science*, que « l'Etat a des devoirs spirituels à remplir ».

Dans cette phase de sa pensée, où l'opposition démocratie-socialisme semble cantonnée au seul niveau économique, tandis que « sur le côté spirituel de la vie sociale », il y aurait accord, parce que la démocratie garantit que « l'éducation populaire peut se faire de la manière la plus complète », Sorel

22. G. Sorel, « Germanesimo e storicismo di Ernesto Renan », *op. cit.*, p. 432 sq.

23. En 1888 Sorel dit de la Révolution qu'elle est « anti-scientifique : cette conclusion découle nécessairement des principes métaphysiques sur lesquels elle s'appuie », et des « représentants », qui « avaient la tête pleine de rêvasseries classiques et philosophiques » (« Les représentants... », pp. 71-72).

24. G. Sorel, « L'Eglise et l'Etat », *La Revue socialiste*, août-oct. 1901, pp. 415 et 417.

se pose le problème des alliances de classe, du développement de la productivité sociale contre toute tyrannie. Dans la préface au *Socialisme de Colajanni*²⁵, parue en 1900, il venait de soutenir l'impossibilité d'une compréhension adéquate de la société civile si on la réduit à la dichotomie bourgeoisie-prolétariat. Même lorsque les désillusions pour les issues « *transformistes* » de l'affaire Dreyfus concluront ce chapitre, il restera toujours chez Sorel un intérêt pour le développement de défenses sociales, de « casemates » institutionnelles, commun à toute cette tradition anti-jacobine du XIX^e siècle.

Entre la fin des années 1890 et le début du siècle, une fois achevée la réforme institutionnelle de l'école et garanti un processus de formation d'un nouveau sens commun par l'école primaire laïque, obligatoire et gratuite, surgit la nécessité de changements pédagogiques dans l'éducation des classes dirigeantes ; à cette conjoncture correspond le débat entre les partisans du classicisme et ceux de l'enseignement moderne. Les couches intellectuelles de la Troisième République produisent en effet une culture d'adaptation à la dynamique sociale ; l'« opportunisme », en tant qu'absence d'un projet social d'ensemble, enregistre le retard structurel qu'a l'intellectuel pour penser en termes de programme concret. C'est seulement avec la fin du siècle, qu'il comble ce retard en dessinant un cadre de modification normative (Durkheim). La stratégie anti-jacobine, craignant une réduction de la dialectique sociale au Léviathan et aux « barbares du dedans », se traduit alors par une proposition pédagogique : une pédagogie pour les « parties dirigeantes » de la démocratie française doit être centrée sur les « humanités », base d'une morale nationale.

Déjà en 1896 dans « La science dans l'éducation », Sorel, reprenant la querelle, qui s'était prolongée tout au long du siècle, à propos d'une dominante littéraire ou scientifique dans l'enseignement supérieur, en montrait le même résultat : la formation d'un prolétariat intellectuel. Le doute au sujet de « la puissance absolue de l'éducation sur la vie d'un peuple », marque à nouveau sa distance à l'égard de ce projet d'*organicità* dont les intellectuels se faisaient les porteurs à travers la nouvelle morale laïque (« nos sociologues aspirent à donner

25. G. Sorel, « Préface », in : N. Colajanni, *Le Socialisme*, Paris, Giard et Brière, 1900.

à la société moderne les moyens de remplacer l'Église par d'autres institutions²⁶ ». La défiance envers les « hommes politiques », qui « par un singulier et curieux effet de la loi d'inertie, ne raisonnent pas sur les choses qui se passent sous leurs yeux, mais sur des situations qui ont existé²⁷ », s'allie à l'identification de l'*intelligenz* comme *caste sacerdotale* et constitue le premier écho d'un motif qui deviendra une trentaine d'années plus tard, une locution de sens commun (*La trahison des clercs* de Benda). Dans ces pages de 1896, Sorel dessine le portrait d'un Renan, étranger au positivisme (à une tentative de « reconstruire le monde au moyen d'abstractions ramassées dans une étude sommaire de l'histoire »), engagé dans une « lutte contre les formules » et qui avait de la *raison* « une conception très voisine de la conception hégélienne²⁸ ». En outre, dans la préface à la *Réforme* de mai 1915, reprenant une page des *Essais de morale et de critique*, Sorel souligne le rôle de Cousin « dans ce renversement général des valeurs établies par le *siècle des lumières* ». De plus il est débiteur à Renan de ce jugement sur la France de 1815, « rajeunie par le romantisme », par « une libre invasion de germanisme », que l'on trouve même dans une lettre du 13 mars 1921 à Ferrero³⁰. Mais dans la lettre du 30 avril 1915 au traducteur italien de la *Réforme*, Mario Misiroli³¹, Sorel évoque un Renan qui, après 1871, ne parle pas toujours sérieusement, trop préoccupé de ses succès mondains, un Renan provincial, fasciné par la vie parisienne, heureux de fréquenter dans les salons des dames décolletées et couvertes de diamants. La *Réforme* serait le livre d'un homme qui appartient à une génération antérieure et Renan, tout comme Le Play, se révèle en effet méfiant à l'égard des mœurs de la ploutocratie bonapartiste et rêve d'une régénération semblable à celle de 1815. Le premier Renan serait le véritable *philo-*

26. G. Sorel, « La religion d'aujourd'hui », *Revue de métaphysique et de morale*, mars-mai 1909, p. 430.

27. G. Sorel, « La science dans l'éducation », *Devenir social*, févr.-mai 1896, p. 118.

28. *Ibid.*, p. 130-131.

29. G. Sorel, « Germanesimo... », *op. cit.*, pp. 202-203.

30. M. Simonetti, « Georges Sorel e Guglielmo Ferrero fra "cesarismo" borghese e socialismo », *Il pensiero politico*, n° 1, 1972, p. 437.

31. G. Sorel, *Lettere a un amico d'Italia*, *op. cit.*, p. 164 sq.

sophe, tandis que le second ne serait qu'un *lettré* perverti par les salons parisiens. L'attitude de Renan, cette adhésion constante et pénible aux régimes établis, selon le principe méthodologique qu'en vieillissant les gouvernements s'améliorent, exprime la volonté de sauvegarder des espaces d'autonomie par rapport à l'action étatique, d'où la modification même de la figure de l'intellectuel ; du bénédictin (image du caractère non pratique de la fonction intellectuelle) à l'Ecclésiaste. Certes, Sorel centre *Le Système historique* sur l'idée de scission, de coupure morphologique, mais toute cette tradition reste acquise.

L'anti-jacobinisme est alors une stratégie visant à contenir des éléments spontanés ; toutefois dans cette perspective on n'opère pas au moyen de la répression, mais à travers des pratiques de contrôle, les « casemates » — la réforme intellectuelle et morale : c'est en effet du sein même de la société civile que doivent surgir ces stratégies de défense. Si l'accent tend progressivement à se déplacer de la résistance à la vitalité du tissu social, la spontanéité restant malgré tout le facteur à conjurer, cela n'est aucunement contradictoire avec la présence d'éléments progressifs qui ont su se structurer conformément à une ligne de défense sociale, à partir de laquelle s'exerceront de nouvelles maîtrises. Seule, la sédimentation d'un nouveau sens commun garantit effectivement l'obtention définitive d'une position et conjure l'instabilité redoutée. Cette ligne de pensée que nous avons essayé d'analyser, et qui naquit sûrement dans un milieu conservateur, renfermait en elle-même des éléments qui grâce à la médiation sorélienne devaient influencer des stratégies de transformation qui lui étaient très éloignées.